

# Réponse à Olivier Blanchard

**Bernard Paulré**

Université Paris 1

La chronique rédigée par Olivier Blanchard est extrêmement intéressante et révélatrice. Cela pour plusieurs raisons.

## De quoi parle-t-on ? A qui répond-on ?

Le premier intérêt de cette chronique est de s'engager dans un débat imaginaire. En effet, très textuellement, cette chronique comprend un grand nombre d'inexactitudes et de réponses à des attaques inexistantes ou déformées :

« La science économique est accusée de presque tous les crimes : d'être mathématique, et stérile et autiste, coupée du monde et des réalités » écrit Olivier Blanchard. Pourrait-il nous dire quelles sont les sources justifiant un tel énoncé et à qui il répond précisément ? La pétition des étudiants (et celle des enseignants) porte sur l'enseignement de la science économique et non sur les progrès en général ou le degré d'avancement de celle-ci. Voici ce qu'écrivent les étudiants : « L'usage instrumental des mathématiques semble nécessaire. Mais le recours à la formalisation mathématique, lorsqu'elle n'est plus un instrument mais devient une fin en soi, conduit à une véritable schizophrénie par rapport au monde réel. » La question principale posée par les étudiants est celle de la place des mathématiques dans l'enseignement de la science économique. S'il y a accusation, celle-ci vise :

1. le rôle sélectif que jouent les mathématiques ;
2. la mise à distance de la discussion des questions fondamentales sur la nature, la portée, la pertinence, la validité des modèles enseignés au profit d'un poids excessif accordé à la formalisation en tant que telle, à l'exploitation mathématique des modèles, etc. Qui n'aura pas compris, en lisant les pétitions, qu'il s'agit d'abord d'un problème pédagogique ?

La science économique serait accusée, “crime suprême, d'être anglo-saxonne”. On croît rêver. Qui a écrit, parmi les enseignants et les étudiants, de près ou de loin, quoique ce soit qui ressemble à une telle accusation ? Personne. Comment un professeur du MIT peut-il pratiquer une telle désinformation ? Comment peut-on énoncer sereinement une telle accusation qui permet évidemment de se donner le beau rôle en suggérant que les adversaires sont des xénophobes ou sont atteints d'on ne sait quel complexe d'infériorité ? C'est d'autant plus ridicule qu'une liste internationale de pétitionnaires a été ouverte depuis trois semaines et que la grande majorité des signataires est d'origine anglo-saxonne : Anglais, Australiens, Américains...

Dernière accusation : les économistes anglo-saxons dominent parce qu'ils ne font pas d'idéologie. Ils sont pragmatiques. Ce qui signifie que les signataires des pétitions sont eux des idéologues et se trouvent, de fait, en dehors de la science économique. Or la liste internationale des signataires démontre au moins que, contrairement à ce qui est écrit (« cette domination veut dire langage commun, méthodes communes... »), la science économique anglo-saxonne n'est pas plus homogène et unitaire que la science économique française. Il n'y aurait pas, comme le suggère O.B., une science économique française menacée de l'intérieur par les étudiants et par Attac, complexée par rapport à la domination anglo-saxonne et, de l'autre, une science économique homogène, parfaitement unifiée sur ses méthodes et, grâce à cela, efficace. La science économique est confrontée à des problèmes qui la traversent de part en part, toutes nationalités confondues.

Dans les termes où il a lui-même posé le problème, nous pensons qu'Olivier Blanchard s'est enrôlé dans un débat imaginaire qui sort du débat posé par les étudiants et les enseignants sur l'enseignement de la science économique. Laissons maintenant de côté cette question.

### La science économique selon O. Blanchard

Rentrons dans le débat où se situe O.B., quoique ce ne soit pas celui que nous avons posé. Intéressons-nous de plus près à son propos et aux arguments avancés destinés, si nous le comprenons bien, à montrer que : 1. les mathématiques sont indispensables au développement de la science économique, 2. les économistes s'intéressent aux phénomènes réels et 3. l'économie anglo-saxonne domine la science économique mondiale, elle est pragmatique et elle s'accorde à reconnaître que « les marchés marchent souvent bien, quelquefois mal » alors que « les gouvernements ont un rôle essentiel à jouer qu'ils remplissent plus ou moins bien ».

Concernant la question des mathématiques, nous pouvons reprendre l'une des observations contenues dans la pétition des enseignants : « Le débat sur la scientificité de l'économie comme science sociale ne se réduit pas à la question de l'usage ou non des mathématiques. Allons plus loin : poser le débat en ces termes c'est agiter un leurre et détourner le regard des vraies questions et des enjeux les plus importants, c'est-à-dire l'objet et la nature de la modélisation. »\*\*\*\*\*

En d'autres termes, ce que nous dénonçons, c'est l'assimilation du travail de l'économiste à des mathématiques appliquées. Si l'économie est une discipline qui a un statut et une relative autonomie, c'est par la spécificité de son objet. Si bien que le progrès de la discipline doit s'évaluer d'abord en fonction de sa capacité à expliquer, à rendre compte des phénomènes réels faisant partie de son objet. Cette question épistémologique n'a rien à voir avec les mathématiques. Celles-ci sont utiles pour mettre en forme certaines théories ou certains modèles, pour assurer la logique des implications, pour développer des travaux statistiques, etc. Mais ce n'est

pas parce qu'une théorie est formalisée qu'elle est meilleure ou "plus vraie". C'est peut-être mieux, car la discussion peut en être facilitée. Les hypothèses sont mieux spécifiées. Mais un modèle mathématique n'est pas, du point de vue de la portée explicative des phénomènes réels, nécessairement et par nature plus intéressant ou plus efficace qu'une analyse "littéraire".

La preuve est fournie par Olivier Blanchard lui-même puisqu'il tresse des louanges à Adam Smith et observe que « grâce à un énorme effort d'abstraction et à des outils mathématiques puissants, les conditions du théorème d'Adam Smith furent éclaircies ». Ce qui montre d'abord qu'un théorème important fut énoncé de façon littéraire avant d'être démontré 200 ans plus tard. Ce qui montre surtout qu'on ne peut éviter de se poser la question de savoir comment / pourquoi expliquer qu'un effort de recherche important fut consacré à la démonstration du théorème de Smith plutôt qu'à autre chose ? Sur quels arguments, sur quels critères repose le choix des investissements de recherche ? O.B. écrit : « L'investissement mathématique était le reflet d'un investissement théorique. » Certes. Mais pourquoi cet investissement théorique-là ? Le lecteur, même non-économiste, comprendra que les mathématiques, en elles-mêmes, n'ont aucune pertinence pour répondre à cette question. Sauf à admettre que le développement de la science économique se résume finalement à la résolution de problèmes mathématiques non résolus. Est-ce vraiment ce que veut dire Olivier Blanchard ?

Nous sommes très surpris par la caractérisation de la science économique anglo-saxonne (O.B. veut sans doute dire "nord-américaine") comme une science pragmatique. Le pragmatisme conduit à une forme d'éclatement de la connaissance et à une espèce d'abandon des critères de validation à des contingences relatives au découpage des phénomènes, aux statistiques disponibles, aux questions posées dans un certain contexte, etc. C'est ramener la science économique au statut de recherche opérationnelle (discipline fort estimable, par ailleurs, mais d'une autre nature) que de mettre en avant ce type de critère. C'est prendre le risque d'un certain subjectivisme et ouvrir la possibilité à toutes les idéologies de s'exprimer. C'est, par nature, renoncer définitivement à l'idée d'une valeur objective de la discipline. C'est y renoncer en quelque sorte par défaut ou implicitement.

Tout devient relatif, tout est possible. C'est renoncer aussi à l'idée d'une continuité historique de la discipline. C'est soumettre ses "avancées" ou ses résultats aux préoccupations de l'époque. Non pas que celles-ci ne jouent aucun rôle. Mais encore faut-il savoir quels sont les déterminants "objectifs" ou historiques des problèmes que se posent les économistes. Question qui nous renvoie à l'histoire et à la sociologie de la connaissance. Nous n'avons toutefois pas le sentiment que c'est de cela qu'O.B. veut parler.

Un autre aspect intéressant est la façon dont O.B. présente l'histoire de l'économie : après que « l'on a clarifié les conditions nécessaires au

théorème d'Adam Smith, la recherche s'est orientée presque entièrement sur ce qui se passe quand elles ne sont pas satisfaites ». Mais O.B. ignorerait-il qu'E. Chamberlain et J. Robinson ont développé une théorie de la concurrence imparfaite ou de la concurrence monopolistique 30 ans avant que Debreu écrive sa théorie de la valeur ? O.B. ignorerait-il qu'Arrow lui-même, dès 1959, posait la question du déséquilibre et affirmait que « la concurrence parfaite ne peut réellement prévaloir qu'à l'équilibre », rejoignant la fameuse phrase de J. Robinson qui disait (de mémoire) qu'on ne parvient pas à l'équilibre car il faut déjà y être ? O.B. réécrit l'histoire de la discipline à sa façon, et, surtout, il semble myope quant aux développements réalisés dans d'autres domaines que ceux qui l'intéressent.